

Zeitschrift:	Das Rote Kreuz : officielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes
Herausgeber:	Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz
Band:	34 (1926)
Heft:	9
Artikel:	Le traitement des aliénés en liberté
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-973422

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion se seront encore perfectionnés. Ces perturbations légères et transitoires n'auront très vraisemblablement qu'un intérêt purement scientifique, sans aucun retentissement sur les indications opératoires. Peut-être, de même que chez le lapin, se reproduit-il dans la paroi du cœcum de l'homme les mêmes éléments appendiculaires qui rétablissent la suppléance et évitent toute perturbation durable et importante.

Les recherches récentes dont il vient d'être question montrent qu'il n'est plus permis de traiter l'appendice d'organe dégénéré, inutile et nuisible. La physiologie moderne démontre que l'appendice a sa raison d'être (ce que le simple raisonnement permettait de supposer), qu'il joue un rôle d'une certaine importance, mais que ce rôle n'est pas encore bien défini pour le moment.

D^r Eug. Mayor dans les *Feuilles d'Hygiène*.

Le traitement des aliénés en liberté.

Sous le titre «Les aliénés de Volterra», M. J. Borel écrit dans la *Suisse libérale* l'intéressant article qu'on va lire:

Volterra, en Toscane, bien connue des historiens et des archéologues, mais fort peu des touristes étrangers, malgré ses remarquables antiquités, l'est moins encore à un autre point de vue que nous voudrions mettre en relief aujourd'hui.

Tandis que la population urbaine de la vieille Volterra vit encore encerclée dans sa double ceinture de murailles bastionnées d'où on ne sort que par un nombre limité de portes, on remarque tout près de la bourgade close un village étendu sur la colline de San Girolamo et dans les ravins qui l'entourent. Ce village,

ouvert de tous les côtés, sans portes ni barrières, est une vaste colonie d'aliénés comptant deux mille malades.

Un asile original.

Un visiteur non averti n'aurait nulle idée du genre d'institut qu'il traverse en y voyant cette population active circulant en toute liberté, soit dans la campagne, soit en ville, qui à pied, qui sur des véhicules divers conduisant des matériaux, des marchandises ou des produits agricoles.

Le «Frenocomio» de San Girolamo, c'est là le nom de la colonie, est une vraie ruche où chacun a sa tâche déterminée à sa place marquée.

Fondée en 1888, la colonie débute modestement, dans une partie des locaux laissés libres par un couvent supprimé. Il n'hospitalisa d'abord que des déments tranquilles, dont le nombre s'accrut insensiblement jusqu'à environ 200 en 1900, époque à laquelle un spécialiste distingué, le prof. Luigi Scabia, fut appelé à en prendre la direction. C'est de ce moment que date le formidable développement de l'institution, grâce aux deux principes fondamentaux dont s'inspira d'emblée le nouveau directeur: «travail et liberté».

Le prof. Scabia est, en effet, convaincu, — et ses étonnantes succès corroborent brillamment sa théorie — que le traitement le plus efficace dans les maladies mentales consiste à procurer au malade une occupation, tout en lui laissant le sentiment d'une liberté aussi grande que possible. Il est donc l'adversaire des maisons de santé fermées et emmurées où beaucoup de patients qui pourraient travailler utilement sont condamnés à une funeste inaction.

Sans doute, tous les malades de Volterra ne peuvent être soumis au régime du travail en liberté: il y a et il y aura

toujours une proportion d'agités qu'il faut séquestrer, mais cette proportion se résume, en somme, à un minimum dans le « Frenocomio » et les médecins s'appliquent à en réduire le nombre dans les limites du possible.

Ce qui leur facilite la tâche, c'est la multiplicité et la variété des branches d'activité qui s'offrent là pour toutes les aptitudes. Pour en faire comprendre la diversité, il suffira de dire que la colonie pourvoit elle-même à tous les besoins de ses membres, sans avoir recours à des collaborateurs du dehors.

Je n'ai saisi moi-même la portée de la chose qu'en visitant une partie de la colonie sous l'aimable conduite du professeur Scabia. Je dis « une partie », car pour tout voir la journée n'eût pas suffi. Le « Frenocomio » occupe plus de 400 hectares et une cinquantaine de bâtiments et chantiers dont quelques-uns sont à plusieurs kilomètres du centre.

Des aliénés laborieux et tranquilles.

Nous visitons les locaux de l'administration, bureaux, bibliothèques, salles d'observations scientifiques, de radiographie, d'électrothérapie, etc., puis passons à la section du tissage et des vêtements. C'est un département essentiellement féminin ; les métiers à tisser, les machines à coudre vont leur train, une vraie manufacture.... mais au moment où le directeur fait son entrée et où il passe auprès de chaque groupe, le travail s'arrête un instant, les bras se tendent pour le salut fasciste, adopté par les femmes comme par les hommes. Dans des magasins contigus s'empilent les vêtements et la lingerie, le tout confectionné sur place. Les ateliers de cordonnerie voisinent ; on y fait la chausure neuve et les réparations.

L'alimentation occupe deux vastes bâtiments, l'un destiné à la fabrication des

pâtes, macaronis, etc., qui jouent un si grand rôle dans la cuisine italienne et qui revêtent les formes et les noms les plus divers ; l'autre bâtiment est affecté à la panification. Je vois sortir des fours des centaines de pains longs fort appétissants qui vont bientôt être répartis dans tout le domaine. Il en sera de même de la viande provenant de la boucherie centrale.

Les cuisines, brillantes de propreté, sont pourvues du matériel le plus perfectionné comme aussi la buanderie dont une machine permet de sécher et de repasser 800 draps par jour. La plupart de cet outillage provient de la Suisse.

Comment on tire parti des aptitudes.

Le matériel de construction occupe à lui seul une bonne partie du personnel masculin : briques et tuiles, planelles de dallage, charpente, ferronnerie, tout se fait sur le domaine, car notez bien que toutes les constructions — et il y en a en ce moment plusieurs en train — sont exclusivement confiées aux malades. La colonie ne fait appel ni à un architecte, ni à un ingénieur du dehors ; l'universel professeur Scabia, qui ne dispose que de sept assistants médecins pour une armée de 2000 malades, est architecte et ingénieur en chef et il choisit ses collaborateurs parmi ses patients.

Et ne croyez pas qu'il s'agisse de constructions rudimentaires. Plusieurs sont de vastes bâtiments admirablement compris et aménagés selon toutes les règles de l'art moderne. On édifie actuellement, non loin des pavillons d'isolement pour les aliénés atteints de maladies contagieuses, parmi la verdure et les cyprès, un ravisant palazzo, façon temple grec, avec un péristyle de colonnes ioniques et qui servira à des buts scientifiques.

Il serait trop long d'énumérer tous les ateliers et laboratoires que nous voyons en

courant: ameublement, menuiserie, charonnage, serrurerie et fers forgés, poterie, peinture, sculpture, fabrication d'objets artistiques qui se vendent au dehors, etc., etc. Chacun trouve de quoi faire valoir ses aptitudes.

Plusieurs métairies réparties dans la campagne occupent de nombreux patients agriculteurs. Chaque ferme dispose de son bétail: vaches, bœufs, porcs, chevaux, bassecour. Le troupeau compte 200 têtes de vaches schwytzoises, exclusivement; cette race s'adapte parfaitement à la contrée. Les fermes pourvoient la colonie de la totalité du lait, du vin, de l'huile, des fruits et légumes dont elle a besoin et d'une partie des céréales, le surplus de ces dernières devant être acheté au dehors.

La nourriture des malades, très abondante, comporte entre autres une ration quotidienne de viande, de vin et de café. La journée de présence, qui coûtait 1 l. 40 avant la guerre, revient maintenant à 10 lires, soit environ 2 francs suisses. Il n'y a qu'une seule classe de pensionnaires, l'établissement ne recevant que des indigents assistés par leurs provinces.

Les entrées et les sorties s'équilibrent à peu près; elles sont d'environ 500 par an, la proportion des malades guéris ou améliorés étant très réjouissante.

La liberté, élément de guérison.

Extrêmement surpris de tout ce que je vois dans ce «Frenocomio» en fait d'activités diverses, je le suis plus encore de la grande liberté laissée aux malades et je fais part au directeur de mon étonnement.

— Cette liberté que nous leur laissons, me dit-il, est un puissant élément de guérison et rares sont ceux qui en abusent. Nous avons, en effet, parfois des fugitifs; ils s'en vont chez des paysans du voisinage, mais reviennent d'eux-mêmes

peu après, ne se sentant pas malheureux à la colonie qui n'est pas une prison. La plupart sortent librement en ville où ils fréquentent les cinémas et les cafés, à leur gré.

— Et il n'en résulte pas d'inconvénients?

— «Meglio la libertà che il sacrificio» (mieux vaut la liberté que le sacrifice), répond le professeur, c'est là mon principe, et quelques abus individuels ne m'en feront pas démordre.

(Il importe de remarquer qu'en Italie, comme dans les pays méridionaux en général, le danger de la tentation alcoolique est beaucoup moindre que dans les contrées septentrionales et qu'une surveillance discrète, comme elle est exercée à Volterra, suffit pour enrayer les abus.)

— Infligez-vous des punitions aux fautifs?

— Pas d'autre punition que la privation momentanée des sorties ou d'un plaisir, comme les réunions d'amusement, car nous avons des distractions: soirées musicales, dansantes; au carnaval même des bals masqués..... Nous avons aussi souvent des conférences sur des sujets de psychothérapie, elles font partie du traitement. J'emploie aussi peu de drogues que possible, le grand air remplace ici le bromure depuis longtemps. Les moments d'agitation des malades sont de courte durée et, tôt après, ils sont rendus à l'activité collective.

— Peut-on avoir confiance dans la continuité ou la précision du travail de déments livrés à eux-mêmes? Les manies ou phobies n'ont-elles pas d'influence déplorable sur ce travail?

— Les manies n'entravent pas le travail dans la plupart des cas. Tenez, ce maître boulanger si habile à diriger sa section, écrit tous les jours au roi, sans aucun préjudice pour l'excellence de ses

fournées. Ce directeur du pavillon d'observation est un ancien colonel qui fait régner l'ordre ici, comme autrefois parmi ses troupes, avec un doigté de tacticien. Le personnel salarié a pu être réduit à un minimum. Il y a surveillance et entr'aide réciproque par les malades eux-mêmes. Quand un épileptique prend une crise, ses camarades lui viennent en aide, sans que des infirmiers professionnels soient nécessaires.

Un homme supérieur.

Pourtant en traversant un atelier où une cinquantaine de femmes s'occupent de travaux à l'aiguille, l'une d'elles, se séparant de son groupe, s'élance sur le directeur et le saisit à la barbe en lui faisant des plaintes amères. Sans brusquerie, avec une bonhomie enjouée, le professeur se libère de l'assaillante ébouriffée, la calme en deux mots, la raisonne et l'engage à retourner à l'ouvrage, ce qu'elle fait immédiatement.

C'est là le seul incident auquel j'assiste pendant toute notre promenade dans cet immense asile d'aliénés, au cours de laquelle nous voyons aussi un préau d'agités.

Ce qui me frappe particulièrement à San Girolamo, c'est le regard ouvert, l'air gai de presque tous ces malades occupés et affairés. Et quand le professeur Scabia entre dans un atelier, tous les yeux brillent, tous les bras se tendent pour le salut romain, beaucoup lui adressent une parole à laquelle il répond gentiment. On voit qu'il est adoré de tout son petit peuple et on comprend dès lors mieux l'influence extraordinaire que cet homme supérieur parvient à exercer dans sa république d'infortunés qui seraient désemparés dans un autre milieu.

Il est clair que le succès d'une pareille entreprise dépend en première ligne de l'esprit qui y règne du haut en bas. La

personnalité du directeur y joue évidemment un rôle capital. Si je suis bien renseigné, un autre essai de « frenocomio » sur le modèle de celui de Volterra aurait été tenté à Naples, sans le même succès.

On sait que notre pays est l'un des plus avancés d'Europe dans la voie du progrès en fait de thérapeutique de maladies mentales par le travail et la liberté.

Les expériences du professeur Scabia, qu'il faudrait pouvoir exposer de façon plus détaillée et scientifique, viennent à l'appui des théories de nos aliénistes suisses et corroborent leurs expériences.

„Blut ist ein ganz besonderer Saft.“

Dr. Scherz, Bern.

II.

Wenn man einerseits durch Abzapfen des Blutes schlechte, den Körper vergiftende Stoffe entfernen wollte, so hatte man anderseits auch den Wert des gesunden Blutes frühzeitig erkannt. Ohne daß man die genaue Zusammensetzung des Blutes kannte, hielt man es für einen außerordentlich wichtigen Saft, der zur Erhaltung des Lebens unbedingt nötig ist. Mangel an Blut nach Blutverlusten durch Verletzungen oder durch Blutung aus Körperhöhlen, Bleichsucht und Blutarmut mit allen ihren Folgezuständen war auch den Alten schon bekannt. Es machte sich daher schon früh das Bestreben geltend, dem Körper des geschwächten Kranken gesundes Blut zuzuführen. Das Blut enthält ja in der Tat äußerst wertvolle Bestandteile, vor allem die roten Blutförperchen, welche die Träger des für unser Leben unumgänglich notwendigen Sauerstoffes sind und Eisen enthalten, das in gewisser Menge für unsern Körper vorhanden sein muß. So war es denn nicht verwunderlich, wenn trotz eines gewissen Ab-